

Et prenant le bras de Belliard, il hâte le pas, devant la maison de poste.

— Sire, lui disait Belliard chemin faisant, je puis certifier à Votre Majesté qu'à l'heure qu'il est il ne doit plus y avoir de troupes dans la capitale.

— N'importe ! J'y trouverai la garde nationale ; ma garde m'y rejoindra demain, et avec elle j'aurai bientôt rétabli les affaires. Vous allez me suivre avec votre artillerie.

— Mais, Sire, il y a autour de Paris, plus de cent trente mille hommes.

— Monsieur le général, reprit Napoléon avec un geste sublime et un regard superbe, ma garde saura bien se faire jour à travers ces gens là.

— Sire, Votre Majesté s'expose à se faire prendre...

A ces mots, Napoléon s'arrête, et, saisissant le bras de Belliard qu'il presse avec énergie :

— Moi ! ... prisonnier d'un Russe ou d'un Prussien ! ... Moi ! répète-t-il d'un ton de dédain, jamais ! je sais le moyen d'échapper à une telle infamie.

Après de nouvelles instances de Napoléon pour marcher en avant et de nouvelles représentations de Belliard, auquel s'étaient joint Berthier et Caulincourt, pour le dissuader de son projet, l'Empereur dit d'un ton de résolution et de mépris tout à la fois :

— Allons, je vois bien que tout le monde a perdu la tête : Joseph est un... imbécile et Clarke un traître ; je commence à m'en apercevoir.

En ce moment l'avant-garde de la colonne d'infanterie du maréchal Mortier parut sur la route ; Napoléon demanda impérieusement au duc de Vicence de faire avancer sa voiture et continua de marcher la tête baissée, laissant échapper, de temps en temps, quelques exclamations, sur ce qu'il appelait la *bêtise* de son frère et la *trahison* de son ministre de la guerre.

Le prince de Neufchâtel, voyant que l'Empereur ne prenait aucun parti et que le temps s'écoulait, car le jour commençait à poindre, le pressa d'envoyer à Paris M. de Caulincourt, pour traiter avec les souverains coalisés.

— Sire, ajouta-t-il, rien n'est désespéré. Il n'y a encore de signé qu'une convention ; et M. le duc de Vicence, en sa qualité pourrait...

— Monsieur le duc, interrompit Napoléon en s'adressant au duc de Vicence, Berthier a raison. Partez à l'instant, et voyez l'empereur Alexandre ; peut-être m'est-il encore possible d'intervenir. Je vous donne



carte blanche ; mais songez, cette fois, que l'honneur et la dignité de la France sont entre vos mains.

Napoléon remonta dans sa voiture, et tous ceux qui l'avaient rejoint prirent la route de Fontainebleau. A six heures du matin, il entra dans la cour du Cheval-Blanc.

Il ne voulut pas qu'on lui ouvrit les appartements d'honneur, et campa, plutôt qu'il ne logea, dans un petit appartement qu'il affectionnait particulièrement, celui situé au premier étage et qui longe la galerie dite de François Ier, le même où la reine Christine de Suède avait fait assassiner Monaldeschi. Puis il traversa cette galerie à pas précipités en disant d'un ton de brusquerie qu'on n'avait jamais remarqué en lui :

— Je n'ai besoin de personne. Qu'on me laisse.

Puis enfin, après un moment de silence, appuyant ses deux poings fermés sur son front, il ajouta plus bas et d'une voix concentrée :

— Après tant de sang répandu, après tant de triomphes, après tant de grandes actions, de travaux et de persévérance, voilà donc où viennent aboutir les choses humaines ! ..

ADIEU, MESSIEURS, ADIEU !

Lorsque le duc de Vicence et le maréchal Macdonald arrivèrent à Fontainebleau porteurs du traité définitif, ils se rendirent immédiatement au palais pour le remettre à Napoléon, qui en connaissait déjà toutes les stipulations.

— Je ne veux pas de cela ! s'écria-t-il en repoussant doucement la main du maréchal qui lui présentait le papier. Qu'est-ce que ce commissaire étranger qu'on m'envoie pour espionner ma conduite ? ... Ont-ils peur que je tente de leur échapper ? ... Suis-je donc un écolier ? ... Et puis je n'approuve pas certains articles.

— Mais, Sire, lui fait respectueusement observer le duc de Vicence, l'abdication de Votre Majesté a servi de base à la négociation. Cette pièce a été la première communiquée aux plénipotentiaires des puissances alliées ; elle est entre leurs mains, et, qui plus est, elle est devenue publique, puisqu'elle a été imprimée dans tous les journaux.

— Les journaux ! les journaux ! répète Napoléon avec amertume ; tout ce qu'ils publient en ce moment n'est fait que pour décourager. Quant à cet acte, ajouta-t-il sèchement, je ne le signerai pas : je saurais bien m'en empêcher.

Comme il persistait avec opiniâtreté dans son refus de signer, les deux plénipotentiaires se retirèrent sans réfléchir aux derniers mots que Napoléon venait de prononcer, et la journée se passa ainsi sans qu'il les fit appeler.

Le lendemain il se montra plus triste encore. Il semblait préoccupé d'un secret dessein ; son esprit ne s'animait qu'en parcourant les galeries funèbres de l'histoire. Dans sa conversation, il n'était question que de la mort volontaire à laquelle les hommes de l'antiquité n'avaient pas hésité à recourir dans une situation pareille à la sienne.

Il était dix heures du soir ; on se sépara. Napoléon prit lui-même un flambeau sur une console, et se retira dans sa chambre à coucher, en disant d'une voix dont l'inflexion parut singulière :

— Allons ! adieu, Messieurs, adieu !

Et chacun regagna le logement qu'il occupait au palais ou dans la ville.